

Fabienne Thomas

Inventer le jour

roman



Editions **Passiflore**

Fabienne Thomas

Inventer le jour

roman

Editions **Passiflore**

Il a fermé la porte. La grosse clef tourne dans la serrure, écho familier des départs et des retours. Il la retire du battant, contourne le massif de forsythias et la glisse dans le petit trou du mur. C'était la cachette. Du temps des enfants. Elle a rarement servi. La maison était toujours ouverte, la présence fidèle de Fauvette accueillait les visiteurs. Elle comprenait d'instinct à qui elle avait affaire, savait si elle devait montrer les crocs, aboyer bruyamment ou s'approcher pour une caresse. Elle est morte le mois dernier.

Il se ravise. Écarte les ramures. Elles diffusent leur lumière cuivrée dans le jour naissant. Il reprend la clef. Un nouveau tour dans la serrure, en sens inverse, puis il la suspend sur le clou à côté du chambranle, comme un petit totem gardien des lieux.

Louis porte la main à sa poitrine, vérifie à travers l'étoffe la présence de la feuille de papier. Une feuille blanche pliée en quatre qu'il a pris soin de glisser dans la poche de sa chemise, côté cœur. Il ajuste le sac sur ses épaules, enfonce son chapeau sur sa tête et saisit son bâton. Il quitte la maison aux murs de pierre. À l'intérieur, toute une vie. La sienne. Il part. Espère arriver aux Sources. N'emporte rien, ou si peu. De quoi aurait-il

besoin désormais ? Le long voyage que prépare Louis ne s'encombre pas de bagages superflus.

Derrière la colline, le rose du ciel s'effiloche sur la cime des arbres. Des nuages translucides, teintés d'ocre poudreuse, coiffent les feuillages. Le rose se déguise de mauve, de parme, de bleu. L'année est à son zénith. La longue journée sera claire. Louis inspire profondément. Un sourire plisse ses joues et relève sa moustache. Il la dessine d'un geste entre le pouce et l'index. La pulpe de son doigt glisse sur la lèvre supérieure, rencontre l'ourlet de la petite cicatrice. Il se penche un peu pour cueillir une feuille de sauge. Il la froisse, égrène le parfum entre ses paumes, le hume. Il se met en route. Il avance sans hésiter.

Il sait où il va.

L'allée rejoint le chemin et le premier virage, encore tout grignoté d'obscurité sous l'ombre des grands peupliers. Derrière lui, un peu en contrebas, le village ensommeillé. Il ne se retourne pas. Il dépasse la croix de pierre constellée de cailloux, comme autant de graines de prières ou d'ex-voto. Le sentier est bordé de murs chaotiques ornés de feuillage et de mousses, étranges veilleurs à face de gargouilles. Il arrive au moulin, puis à la butte aux Pies qui gonfle son dos bossu dans le demi-jour. Un peu plus haut encore, la masse sombre du bois.

Il a une solide habitude de la marche. De sa jeunesse dans les forêts lui reste le besoin d'air et d'amplitude, le

besoin de découverte. Il a toujours parcouru ces espaces. Tandis que d'autres partaient s'enfermer dans les villes, il marchait. Prenait soin des futaies et des frondaisons, saluait les arbres et les plantes. Son travail l'appelait dehors jusqu'au soir. Il arpentait la terre. Il a visité les moindres plis de ce territoire, les fossés et les fleurs, les nids de geais, les terriers de lapins ou de renards.

Il a longtemps gardé ce besoin de sortir, par tous les temps. Pendant une heure, deux, trois. Sans autre montre que la course du soleil au-dessus de sa tête et l'âpreté de la lumière au fil des heures. Il connaît les lieux dans l'étirement des saisons, dans la perpétuelle métamorphose des jours.

Il sait aussi les coins secrets où nichent les champignons, les coins qui ne se disent pas et qui attisent une rivalité joyeuse entre amateurs. Il a une amitié particulière pour les girolles, couleur de rouille, cœur ouvert, corolle d'effluves boisés. Il les ramasse délicatement, sans abîmer la tendre chair un peu ridée.

Jusqu'à l'automne dernier, Fauvette l'accompagnait. On aurait cru qu'elle flairait les petites trompettes à des lieues à la ronde. Elle se précipitait, les oreilles battant le tempo de sa course, dansait en bondissant entre l'endroit magique et Louis qui, calmement, s'approchait. Lorsqu'elle le voyait se pencher et commencer l'odorante récolte, elle se posait sur son arrière-train, frémissante, contenant avec peine la joie d'être auprès de son maître et l'impatience de continuer leur vagabondage matinal. Ils revenaient pareillement crottés, pareillement grisés par une bienfaisante fatigue. L'homme fier brandissait sa cueillette et l'animal faisait fête à Anna qui grondait

en riant, en tapotant ses flancs clairs tatoués de terre ou de boue.

Fauvette a vieilli plus vite que Louis. Lorsqu'Anna est partie, ces jeux fougueux ont peu à peu disparu. Elle a cessé de galoper en tous sens dans le jardin, de s'enrouler dans d'énergiques tournolements sur elle-même. Elle a renoncé aux élans enjoués, aux courses endiablées et aux demi-tours périlleux. Elle a forcé son petit trot tant qu'elle a pu, puis a fini par suivre Louis avec peine, au rythme lent de ses pattes de vieille chienne. Le jour où il a dû la porter dans ses bras pour rentrer à la maison, il a su qu'ils vivaient là leur dernière escapade commune.

Elle a commencé à boudier sa nourriture. La grille des côtes a fait saillie sur ses flancs, le pelage de sa tête s'est collé aux os du crâne, visage émacié des mourants. Elle se lovait dans un trou douillet à l'abri des sauges ou des lavandes, traînait sa maigre carcasse sur la dalle du seuil réchauffée par la clémence du printemps. Elle s'allongeait et restait là des heures, à s'abandonner au sommeil ou aux caresses tendres de Louis.

Il l'a trouvée couchée dans l'herbe un matin de mai, à quelques pas de la maison aux murs de pierre, la truffe tournée vers la porte. Un peu d'écume moussait au creux de ses babines. Un rien de souffle froissait le flanc décharné. Comme un frisson. Louis s'est accroupi, a bercé doucement le pelage terni de la chienne. Il lui a parlé. Ses prunelles éteintes semblaient voir au-delà. Elle l'a fixé. Longtemps. Elle était dans cette immobilité, déjà. Puis son regard s'est perdu dans le vague, troublé, absent. Il lui a dit qu'elle avait été une bonne chienne. Il lui a dit

qu'elle pouvait partir tranquille.

Il est resté là, près d'elle, un grand moment. Ils partageaient le silence. Le tressaillement des souffles derniers sur son pelage. Le soleil était haut dans le ciel. Louis est rentré se préparer un café. Lorsqu'il est revenu auprès de Fauvette, sa tasse à la main, elle était morte.

C'est ce jour-là. Il s'est dit que le temps de partir était venu. Aller jusqu'au bout. Il était prêt.

Il fait face aux collines couronnées de rose. C'est le début d'une longue journée. Il avance dans la clarté nacrée qui annonce l'apparition du soleil. Il aime ce moment du lever du jour, les premiers rayons à venir après la nuit. Dans son dos, le village s'efface. Le chemin s'ouvre vers le levant avant de rejoindre la rivière. Les labours dessinent une géométrie blonde et brune et les champs semblent fumer dans l'air transparent. L'herbe des talus est encore constellée de rosée. La planète s'éveille dans une aube vêtue de brume. Chaque pas se pose, déterminé. Les pensées de Louis sont comme le paysage, doucement estompées, baignées d'une lueur diffuse. Il s'efforce de se concentrer sur ses pieds qui foulent le sol, sur son corps redressé malgré les ans et le sac sur les épaules.

Louis fait l'inventaire de sa chance. Des jambes solides, une hanche qui s'est tue après de drôles d'alertes, un estomac en bonne santé. Il félicite intérieurement sa charpente fatiguée de tenir si bien le coup. Il n'a jamais beaucoup fréquenté les médecins et il n'a pas l'intention de commencer aujourd'hui. Il avait bien fallu se résoudre, parfois, et céder devant l'inquiétude

têtue d'Anna. Il préfère ses méthodes à lui, décoctions de plantes sauvages ramassées dans les prés et les bois, sureau, mauve ou angélique, repos et diète lorsque des signes de faiblesse se font sentir. Il fait confiance à la nature.

À y songer, pourtant, le périmètre de ses promenades sur les sentiers s'est considérablement réduit ces derniers mois. L'exact opposé du mouvement d'expansion des cercles que dessine le caillou jeté dans l'étang. Repli vers le centre, vers la cicatrice éphémère de la chute sur la peau de l'eau. L'orbe de sa vie se restreint doucement.

Depuis combien de temps a-t-il cessé d'aller jusqu'au lac ? Depuis combien de temps ne s'est-il pas aventuré sur les hauteurs pour assister au lever du soleil sur la vallée ? Il ne saurait dater exactement ces dernières fois-là. Il sait bien, en revanche, que le physique n'est pas seul responsable. Bien sûr, il traîne un peu pour trimbaler ce corps qui accuse le poids des années. Il est à l'âge où l'on peut remonter longtemps en amont du présent. Les levers demandent patience pour déployer les membres engourdis, déverrouiller les articulations sensibles ankylosées par l'immobilité du repos. Reprendre sa place d'homme debout lui est devenu difficile.

Il y a l'esprit aussi. L'envie, l'élan qui lui manquent parfois. Les questions qui bourdonnent dans son cerveau. *Les à quoi bon ? À quoi ça sert ? À qui ?* Et la mémoire, un peu moins fiable, qui décline elle aussi. Des tourments qu'il garde cachés, qu'il tente soigneusement de dissimuler aux yeux de Manuel et Suzy. Maladroitement sans doute. De petites phrases s'insinuent dans leurs conversations, ils glissent de plus en plus souvent l'idée que

Louis, un jour, ne pourra plus rester seul. Rester dans la maison aux murs de pierre.

Cette pensée ne peut trouver en lui le moindre écho pour prendre forme. Elle tournoie au-dessus de son visage, elle le guette, rapace prêt à assaillir sa proie. Il a parfois l'amer sentiment d'une résistance inutile. La tragique intuition de l'issue du combat.

Il ne s'agit pas de fuir. Ni de renoncer. Louis s'engage tout entier dans ce temps erratique. Il a choisi le départ.

Le futur n'est plus de saison.

Le pont enjambe la rivière, comme une frontière vers d'autres vallées, d'autres contrées. La distance s'installe, la maison et le hameau s'éloignent. Le long de la berge, la terre épouse l'eau, déploie une étroite écharpe de prairie piquetée de pâquerettes. Surprise dans ses ablutions du matin, l'herbe scintillante de rosée s'ébroue sur les chaussures de Louis.

Très vite, le sentier se partage entre la rive sage et un petit escalier de racines et de pierres. Louis délaisse la rivière qui déroule tranquillement ses eaux. Il s'engage dans la montée, tempes battantes comme le cœur, le souffle calé sur la cadence de ses pas. Au sommet se dresse un gros chêne creux au tronc étrangement vide, en majesté dans son costume d'écorce. Encore quelques mètres et l'arbre lui laisse voir l'immensité des verts et des espaces qu'il s'apprête à parcourir à pied. Il est sur la petite crête, en équilibre entre deux vallons. Le village a disparu.

Louis ne s'est pas retourné. Sa résolution est irrévocable. Il a décidé, c'est ainsi. Il a pesé et mûri son choix. En silence. En secret. Il a préparé son départ depuis des mois. Il savait que le moment viendrait, il voulait tout

laisser en ordre.

Il a commencé à l'automne, rangé ce qui devait l'être. Trié et choisi ce qu'il fallait garder. Peu de choses, en fait. Un nettoyage par le vide des trésors et des reliques amassés au fil des ans. Il a procédé à un déménagement clandestin, a entassé dans la remorque les objets qu'il estimait inutile de laisser derrière lui, s'est séparé de quelques meubles lourds d'une histoire dont il ne veut embarrasser personne. Car Louis ne veut encombrer personne.

L'hiver a été consacré à un rangement plus difficile. Une sorte de toilette personnelle pour préparer l'après, pour quand il ne sera plus là. Lorsqu'il avait vidé la maison familiale, après le décès de sa mère, il avait éprouvé la dérangement impression de pénétrer dans son intimité. Gêné de cette intrusion forcée, obligé d'ouvrir les tiroirs et les armoires, il avait alors pensé qu'il aimerait épargner à ses enfants ce sentiment poignant de s'immiscer, seuls, dans l'histoire privée de leurs parents.

La cheminée a avalé dans son brasier des lettres, des cartes postales, des carnets et des papiers, des factures ou des bulletins de santé conservés pour on ne sait quelle raison, tous ces témoins fidèles et discrets d'une chronologie entière d'années englouties dans le passé. Fauvette, couchée auprès de son maître dans la chaleur de la pièce, levait parfois la tête vers lui, comme étonnée par son étrange occupation. Puis elle reposait la gueule entre les pattes, se rendormait dans un soupir.

Pour les photos, Louis a pris le temps. Il sentait l'importante responsabilité de ce choix exigeant. Troublant.

Beaucoup d'hésitations. Pour se résoudre, enfin. Dans les flammes, il a vu disparaître et se tordre en un rictus d'adieu des visages aimés. Visages de ceux qui ont partagé sa vie, ceux qui l'ont précédé, ceux qui poursuivront la route après lui. Il a élagué les albums, décidé d'un superflu pour ne conserver que l'essentiel. Quelques moments de joie, quelques étapes marquées par un jour de fête, ponctuées par les sourires des enfants qui grandissent. Une douzaine de clichés tout au plus. Et un portrait d'Anna.

Louis se sent comme une fourmi. Une petite fourmi à la surface du globe. Il a passé son existence à s'agiter, brave petit Louis, à agir comme il a cru qu'il convenait d'agir. Il a construit et maintenu jour après jour un métier, une famille, un toit pour les siens, une respectabilité. Il a avancé sur les flots tantôt tranquilles tantôt tumultueux de l'existence. Il a dansé comme ses compagnons de fortune le ballet magnifique de la vie. Ce doit être drôle, vu d'en haut. Tout un peuple qui frétille et se croise – bonjour bonsoir – repart, s'arrête, s'interrompt un instant pour courir de plus belle.

Louis s'est retiré de la course depuis longtemps déjà. Et puis la mort est venue, il y a quelques mois, un an à peine, lui prendre celle avec qui il avançait. Alors il préfère un pas de côté, un pas dans le fossé du temps. Il s'efface presque avec soulagement devant les autres, ceux qui se pressent et se noient dans un remue-ménage pour esquiver les vrais face-à-face avec soi-même.

Si les choses avaient été différentes... Il se ravise, n'aime pas les *si* qui devraient changer la donne, modifier les

apparences. Louis ne cherche pas à se justifier, il cherche juste à accepter ce qui a été. Il veut se regarder sans rougir, sans baisser les yeux. Il veut être prêt.

Des heures grises au goût de fiel resurgissent parfois, le prennent au dépourvu, s'infiltrent, sournoises, au détour d'un mot, d'une image. Rien à faire pour oublier ce qui gêne et salit son esprit. Rien à faire non plus pour retenir ce qui, irrémédiablement, échappe. Oh, bien sûr, il s'arrange un peu avec la vérité. Il polit les galets des souvenirs, lisse les aspérités qui écorchent les doigts et les pensées. Il se trouve sans bien s'en rendre compte des excuses et des circonstances atténuantes.

Il sourit. Il ne voit pas que sa mémoire choisit et enrobe les évocations qui apparaissent, façonne au gré de ses humeurs les bribes et les résurgences inopinées. Il réinvente à sa manière. C'est le lot de chaque humain. Dans son cœur nettoyé des débris de l'apparence et des bienséances, il veut garder le lumineux.

Il sourit parce qu'il sait qu'il a aimé Anna. Tout au moins il l'espère. Malgré les déchirements. Il tente de reprendre son cœur décousu. Les premiers signes de la maladie, l'éboulement incertain et déroutant, les derniers mois ensemble. Il refuse l'évidence. Refuse de comprendre. Souvent, il la houspille et la gronde comme une enfant. Elle se laisse partir, n'oppose plus aucune résistance à la lente avancée de l'inéluctable. Il voudrait qu'elle lutte, elle ne le peut pas. Elle glisse dans l'absence d'elle-même, s'éloigne, démissionne. C'est ce qu'il a cru, longtemps.

Pourtant, là, ce matin, sur le chemin, la vie déroule ses filets, dévide ses pelotes, s'étale comme linge au soleil. Le grand air modifie les parfums et le vent claque de neuf les étoffes du temps.

Louis n'est plus très sûr de rien.

Le paysage s'offre déjà dans sa vastitude. La nature déploie sa perfection dans des courbes verdoyantes, à perte de vue. Là-bas, une étincelle. Elle jaillit. Le premier rayon atteint Louis en pleine poitrine. Lui fait plisser les yeux. Soudain béni par le jour, il reçoit comme un baptême l'étreinte de la lumière. Il aime cette seconde, ce miracle quotidien de bascule de la planète. Il s'arrête un instant, face au levant. La Terre, elle, ne s'arrête pas pour autant. Un petit croissant d'or étincelant s'élève à l'horizon. Rose d'aubépine, violet d'améthyste, bleu de lavande et brun d'argile, l'aube magicienne accomplit ses prodiges. En quelques minutes, le cercle du soleil apparaît, s'arrondit au-dessus des collines. Il s'étire et prend ses aises.

La matinée s'engouffre dans les pas de Louis.

Ce qu'il ne comprend pas encore, c'est le sens même de la marche. Il est projeté en avant, tendu vers le but, le point d'arrivée. Pourtant, l'important se joue maintenant, seconde après seconde. Les émotions qui le traversent et l'habitent, la patience dans laquelle il installe en lui une disponibilité, la sensation même

d'être vivant et en mouvement. Exister et le sentir. Rien à prouver. Rien à attendre en retour. Il croit cheminer vers la fin. Ce qu'il imagine être la destination de son voyage en est peut-être le départ.

Il s'abandonne à une allure confiante qui rend grâce au corps et au lieu. Le cours du temps n'est plus scandé par les tâches répétitives du quotidien. C'est une durée affranchie des horloges, qui s'étire ou se précipite, joue avec le tempo intérieur du marcheur. C'est une vacuité particulière de l'esprit qui laisse place aux souvenirs, ouvre le passage au foisonnement des pensées. Le voyage traverse ses paysages secrets et ses territoires intimes, sur les traces de l'humain qu'il a été. Une manière de revenir sur ses pas, sur ceux d'Anna.

La porte de la salle de bain est entrouverte. Petite buée diaphane, fragrances féminines. Louis s'est arrêté, saisi par le geste d'Anna au miroir. Anna et son reflet. Le peigne glisse lentement sur la rivière de ses cheveux. Louis noie son regard dans le flot de boucles brunes, dans les mains qui guident le cours tranquille du mouvement. Deux images d'Anna qui se font face et s'interpellent, dans une réflexion parfaite. Où est la réalité ?

Anna, encore. Il avait aimé le lumineux et l'intensité de cette scène. Elle lui revient dans le scintillement du soleil qui irradie le feuillage de milliers de braises. Il la regarde à présent comme un signe.

C'est la saison des moissons et des récoltes, le plein été dans les champs aux ventres blonds, dans les lits asséchés des ruisseaux. Ce sont des heures qui se

donnent, alanguies par la chaleur pesante dans la cour. Fauvette cherche la fraîcheur dans la terre poussiéreuse de la haie.

Le déjeuner à peine terminé, les enfants ont quitté la table installée à l'ombre de la tonnelle pour reprendre leurs jeux interrompus par l'obligation du repas. Louis s'affaire dans la cuisine, cliquetis de couverts et de vaisselle, odeur du café. Il s'essuie les mains avec un torchon. Prépare deux tasses sur un plateau. Passe le seuil. Le plein jour succède à la pénombre fraîche de la maison aux murs de pierre. Son regard ébloui ne peut soutenir l'abondance de lumière. Louis se fige. Ferme les yeux. Clignements répétés. Quelques secondes pour s'adapter à cette fulgurance.

L'image d'Anna danse par saccade. S'imprime sur sa rétine en une étrange calligraphie sanguine et fugace. Une image décomposée par le battement de ses paupières aveuglées. Elle s'est assoupie, la tête doucement posée dans la couronne de ses bras, le dos abandonné à la langueur de ce début d'après-midi. Anna irréelle dans un halo de lumière pourpre et dorée. En éclipse du moment et du monde, en retrait d'elle-même, comme un rêve.

Ou une prémonition.

Elle était le dernier passage à gué vers leur mémoire. Vers leur jeunesse. Elle conservait les petits événements, les anecdotes, comme autant de petits cailloux précieux. La chronologie, les lieux, les visages, Anna les tenait rangés en elle et dans l'immense album-photos des années partagées. Elle déclinait en couleur les fêtes et les saisons, comme elle déclinait le camaïeu de ses bobines de fil et de ses tissus. Il se fiait à elle pour les dates des anniversaires, celles des naissances et celles des décès.

Son absence, c'est le vertigineux du sans forme, c'est le gouffre infini sans limite ni repère. Sa mort a charrié les boues du fleuve. Crue des eaux de la remembrance qui soulève pêle-mêle les souvenirs. Les remous font affluer à la surface des îlots d'images, des bulles irisées, résurgences d'une réalité, facettes multiples et changeantes d'une destinée. Anna est partie avec son histoire. Leur histoire.

Elle a emporté la multitude de fragments de toute une existence, l'abondance de péripéties, le calme des gestes que l'on exécute avec aisance, les instants futiles et anodins du quotidien, les regards et les touchers,

les baisers qui apaisent et les petits déjeuners dans la quiétude d'un moment qui se répète, se rejoue, se multiplie. Chaque seconde est un présent minuscule dissimulé dans l'habitude des journées.

Elle a emporté les reliefs d'une trajectoire, les fracas des lignes de faille et les épouvantes des séismes que l'on imagine ne jamais surmonter. Elle a emporté les mots qui blessent et le chagrin immense, la pluie incessante et la terre dévastée, l'acide qui ravive la plaie pour mieux la cicatriser. Car chaque rayon de lune accueilli dans l'intime d'une chambre à coucher rappelle aux corps désertés par la joie que l'espoir, l'inépuisable espoir, est encore intact. La graine, emprisonnée dans sa coque, est promesse de forêt.

Anna a emporté tous les morceaux d'une vie. Que reste-t-il d'elle ? Que reste-t-il des êtres que l'on a chéris lorsqu'ils ne sont plus ? Lorsque la sépulture vient figer en un point final le visage aimé ? Anna est partie avec la clé du tiroir à souvenirs et Louis se sent orphelin de leur histoire. Il a tout à coup la sensation de s'être abandonné à elle, si longtemps.

Louis sans Anna ressemble à un archipel aux terres isolées par un immense raz-de-marée. Anna n'est plus là pour l'aider à naviguer. Il en veut à la maladie. Rancune. Colère. Il a répondu à l'impossible appel à la sauver d'elle-même et de l'insatiable faucheuse, a tenté de braver l'inévitable. A échoué. La culpabilité l'asphyxie et l'aveugle. Il ressasse la défaite, il entend grincer en lui les terribles tenailles de la faute. Il est pris dans l'étau féroce de son propre jugement. De la honte d'avoir survécu.

Il sent qu'il pourrait aussi en vouloir à Anna d'être morte, de s'être désistée et de l'avoir laissé. Il chasse vite cette idée indécente. C'est elle qui était malade, c'est elle qui est morte. Et c'est lui qui oserait se plaindre ? Il se blâme, se condamne pour son égoïsme. Une tentative dérisoire pour mutiler sa propre souffrance. Car l'absence est là, qui envahit tout. L'extrême désarroi. Et la peur aussi.

Un relent d'amertume, soudain. L'idée, comme une mouche agaçante autour de son cerveau. Un grief qu'il n'arrive pas à formuler, une pensée qu'il ne veut pas s'avouer. Elle s'en est allée. Elle l'a quitté. Délaissé.

Et lui, pourtant, qui était resté avec elle. Jusqu'à ne plus pouvoir la suivre. Lui qui a approché au plus près l'abîme infranchissable, foulé le lieu impensable de la finitude. Lui qui l'a accompagnée jusqu'au seuil du passage ultime. Il était là, avec elle. Pour elle.

Et moi, qui m'accompagnera, Anna ? Louis se prend à penser que c'est peut-être Anna qui a eu de la chance. Le voilà, lui, amputé d'un amour, d'une âme sœur, d'une compagne. Personne à présent dans le vide des jours. Il va vieillir encore. En a-t-il la force ? Qui veillera sur lui pour qu'il ne se perde pas ? Qui sera là pour lui au soir du grand départ, à l'instant de bascule qui sépare les vivants et les morts ?

Qui m'accompagnera, Anna ?

Le sac soudain pèse plus lourd sur ses épaules. Le dos se voûte un peu et le pas se traîne. Louis s'arrête, accablé de solitude. Abandonné. Une caresse du vent sur son front,

les doigts maternels de la brise lui chuchotent que sa peau est le lieu d'expériences douces. Son corps, dans l'instant, est vivant, encore.

Sous ses semelles roule un gargouillis de petits cailloux blancs. Il peine dans la montée un peu abrupte d'un raidillon. L'ascension est ralentie, les pieds dérapent sans cesse et sans cesse persistent. S'entêtent. Louis s'essouffle, s'aide de son bâton. Il sait qu'une pause serait raisonnable. Il ne peut néanmoins s'y résoudre. Comme une urgence, une nécessité d'aller le plus loin possible aujourd'hui sur le chemin. Se prouver qu'il est encore un homme debout et en marche.



Fabienne Thomas aime la simplicité et les relations vraies. Passionnée par l'humain, sensibilisée à la question du handicap et de la différence, elle explore avec délicatesse notre manière d'être au monde. L'enfant roman a ainsi touché de nombreux lecteurs. Entre la conception d'ateliers d'écriture et son travail de création, elle a fait le choix de donner à l'écriture une place essentielle dans sa vie.

Inventer le jour

Fabienne Thomas

Un matin de juin, un vieil homme ferme la porte de sa maison et s'en va seul, à pied. Où va-t-il ? Pourquoi cet étrange voyage ? Sur le chemin, Louis est habité par le souvenir d'Anna. Les événements de son existence, la maladie qui a privé peu à peu sa femme de la mémoire, la manière dont il a traversé les épreuves sont autant de façons d'interroger l'amour et la mort, la dignité et l'identité, les souvenirs.

Au contact de la nature, dans le silence et le mouvement de la marche, il s'avance à la rencontre de lui-même. À la rencontre de la vie et de l'essentiel.

Il touche en cet instant le profond de la mémoire, un trésor enfoui que le terreau du temps a conservé. Intact. Tout est là, en lui, dans un ordre qu'il ne peut ni choisir ni comprendre.

19,50 €



9 782918 471431